Les quatre haines de la littérature

William Marx

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rief/1549>

DOI : 10.4000/rief.1549

ISSN : 2240-7456

Éditeur

Seminario di filologia francese

Référence électronique

William Marx, « Les quatre haines de la littérature », *Revue italienne d'études françaises* [En ligne], 7 | 2017, mis en ligne le 15 novembre 2017, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rief/1549> ; DOI : 10.4000/rief.1549

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Les contenus de la RIEF sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Les quatre haines de la littérature

William Marx

- 1 *La Haine de la littérature* : tel est le titre du livre que j'ai récemment publié, un livre sur les diverses attaques portées contre la littérature depuis 2500 ans¹. Or, il y a des titres trompeurs. Celui-ci a une fonction rhétorique et mobilisatrice : il ne correspond que partiellement au contenu.
- 2 Le plus souvent, en effet, les attaques contre la littérature sont lancées froidement, cyniquement, sans passion, pour de bonnes ou moins bonnes raisons, avec les meilleures ou les pires intentions. On y trouve fort peu de « haine » véritable. En fait, la véritable, l'authentique « haine de la littérature » est chose rare – à condition de laisser de côté les attaques venues des écrivains eux-mêmes, qui miment ou ressentent la haine pour pouvoir transformer la littérature de l'intérieur et en proposer un autre modèle. Mais de ces agressions intérieures j'ai décidé de ne pas parler ici, pour leur avoir déjà consacré un autre livre².
- 3 *Quid* en revanche des attaques issues de l'extérieur de la littérature, des philosophes, des théologiens, des pédagogues, des scientifiques, etc. ? L'anti-littérature est une scène fondatrice que chacun veut rejouer, à un moment ou à un autre, pour se donner une posture ou simplement pour exister. La littérature sert de cible idéale, de souffre-douleur, de repoussoir – de tremplin. Autrement dit, les discours anti-littéraires ne visent pas systématiquement à la mort de leur adversaire : ils se contentent souvent de l'écraser pour jouir à leur tour de l'existence. Si la littérature n'était pas là, l'anti-littérature finirait par l'inventer. La haine, au contraire, veut détruire l'ennemi. Il y a donc loin, sauf cas exceptionnel, de l'anti-littérature à la haine de la littérature.
- 4 Chez Platon, par exemple, point de haine : les poètes sont raccompagnés aux portes de la cité avec beaucoup d'égards – et d'ironie. Le terme de haine suppose un investissement affectif élevé qu'on ne rencontre que rarement. On observe plus souvent du mépris, du dédain, de l'indifférence, du dégoût.
- 5 En vérité, sur les 2500 ans que j'ai parcourus, je n'ai trouvé que quatre véritables expressions de la haine, chaque fois pour des raisons différentes. Ce sont ces quatre haines que je souhaite évoquer brièvement en ces pages.

La haine religieuse

- 6 Première haine, la plus ancienne : celle d'origine religieuse, et plus spécifiquement chrétienne. En réalité, on a conservé peu de traces directes. Le conflit du christianisme avec la littérature était inévitable, étant donné la préférence originaire de Jésus pour les ignorants et les simples d'esprit : « Je te loue, Père, Seigneur du ciel et de la terre, d'avoir caché cela aux sages et aux intelligents et de l'avoir révélé aux tout-petits »³. Paul renchérit : il ne veut pas recourir à « l'habileté du discours [*sophia logou*] », car « il est écrit », ajoute-t-il : « “Je détruirai l'habileté des habiles, et l'intelligence des intelligents, je l'anéantirai.” Où est-il, l'homme habile ? Où est-il, le lettré [*grammateus*] ? Où est-il, l'investigateur de ce siècle ? »⁴.
- 7 Il faudrait citer ici tout le chapitre des *Sentences* d'Isidore de Séville consacré aux « livres des païens », condamnant ceux qui « trouvent plus de plaisir à méditer les propos des païens, en raison des boursouflures et des ornements de leur discours, que la Sainte Écriture, avec son langage plein d'humilité » :

Si les propos des païens brillent à l'extérieur de l'éclat de l'éloquence, ils restent à l'intérieur vides de sagesse et de vertu, tandis que les paroles sacrées, qui déploient extérieurement un langage si peu soigné, resplendent intérieurement de la sagesse des mystères. C'est pourquoi, dit aussi l'Apôtre, nous portons ce trésor dans des vases d'argile.⁵
- 8 Ainsi se construit l'opposition de la beauté et de la vérité ; puisqu'on a soit l'une, soit l'autre, et jamais les deux ensemble, c'est évidemment la seconde qu'il faut préférer – d'où la condamnation de la littérature, définie comme ornement vide : « Dans la lecture, ce ne sont pas les mots qu'il faut aimer, mais la vérité »⁶. Il ne faut pas s'y tromper : l'opposition ainsi construite est à visée purement tactique ; elle ne sert qu'à justifier la mauvaise conscience esthétique d'un lettré chrétien des VI^e et VII^e siècles, comme saint Isidore, écartelé entre la sophistication formelle des lettres païennes et le caractère (censément) brut de décoffrage de l'Écriture sainte.
- 9 Une réponse simple et directe à cette tension interne eût consisté à répudier les écrits païens, parce qu'ils étaient païens, et à mettre à la place les écrits chrétiens, parce qu'ils étaient chrétiens : après tout, si l'on croit à l'Évangile, pourquoi s'embarrasser encore des moindres témoignages du paganisme ? Seule devrait compter la vérité exprimée par les textes, et le reste serait tenu pour rien.
- 10 Or, c'est précisément une alternative dont la radicalité est inconcevable à Isidore de Séville, d'abord par intérêt social, parce qu'il ne veut pas jeter à la poubelle une culture encore constitutive du monde où il vit, et ensuite et surtout parce qu'il lui faut légitimer l'opposition qualitative qu'il ressent entre les deux catégories de textes. C'est justement parce que le charme des écrits païens s'offre à lui comme une tentation presque irrésistible qu'il lui est indispensable de dialectiser, comme il le fait, la relation entre beauté et vérité. Eût-il été insensible à cette beauté qu'il ne se fût pas soucié un instant d'en dénoncer les mensonges et l'inanité : la peine qu'il prend à son argumentation constitue malgré lui l'hommage rendu au vice par la vertu et la reconnaissance paradoxale de la littérature comme une force avec laquelle il faut néanmoins compter.
- 11 Les Pères de l'Église (Isidore, Jérôme, Augustin, Grégoire) se sentent extrêmement embarrassés lorsqu'il s'agit de condamner la poésie. Au pire, ils expriment un mépris apparent pour cet art de la beauté superficielle, et ils opposent à la littérature l'Écriture

elle-même, qui est censée ne point s'occuper de beau langage : « Deus non est grammaticae curiosus » (Dieu ne se soucie pas de la grammaire), écrit Guibert de Nogent⁷.

- 12 Le plus souvent, leur rapport compliqué avec la littérature prend la forme de scrupules torturants. Ainsi le fameux rêve de Jérôme, où Jésus lui-même vient l'accuser de n'être « pas chrétien, mais cicéronien »⁸ (*Ciceronianus es, non Christianus*). Ou bien les raisonnements alambiqués d'Augustin essayant de relativiser tel passage étrange du psaume 70 qui semble condamner explicitement la littérature⁹. Ici, il ne s'agit nullement de haine de la littérature, bien au contraire : tous ces Pères regrettent de ne point ressentir dans leur cœur cette haine pour la poésie et pour le beau langage qu'en bons chrétiens ils devraient éprouver.
- 13 En réalité, s'il y eut de vrais sermons anti-littéraires, comme c'est probable, ils n'ont pas été conservés par l'écrit : on n'a de ces débats que des traces indirectes. Il eût été contradictoire avec leur propos de les confier à l'écriture, et les moines copistes lettrés n'étaient pas non plus tentés de les recopier. On trouvait en revanche ces sermons dans la bouche des moines qui saccagèrent Alexandrie et brûlèrent la philosophe Hypatie en 415. À l'époque moderne, on les retrouve dans celle de Savonarole et de ses acolytes à Florence à la fin du XV^e siècle, lorsqu'ils organisèrent le mardi 7 février 1497 le « bûcher des vanités » (*rogo delle vanità*), autodafé le plus sinistrement célèbre de l'histoire, non le seul, ni le premier, ni hélas le dernier. Le dimanche précédent, le frère Domenico da Pescia, compagnon de Savonarole, avait tonné en chaire contre les livres en langue latine et en langue vulgaire et contre les représentations plastiques de toute sorte ; l'anathème avait été lancé et là, il s'agissait de haine, indéniablement.

La haine burlesque

- 14 Les grands événements ont lieu toujours deux fois : la première fois sous forme de tragédie, la seconde sous celle d'une comédie. L'adage de Karl Marx vaut également pour la haine de la littérature : la haine fanatique véritable d'un Savonarole ne manqua pas de susciter sa version parodique et burlesque.
- 15 En 1526, le poète satiriste Francesco Berni publia un *Dialogue contre les poètes*, où il abjurait officiellement le titre même de poète – « je me dépoétise »¹⁰ (*mi spoeto*) – après avoir déversé sur ses confrères toutes les injures possibles et les avoir relégués au ban de la société :

Sanga : che come li Giudei per esser segnalati dalli Christiani come gente infame e odiosa portano le berette gialle, o il panetto rosso, cosi e poeti portino la beretta verde, et per segno d'infamia, et per che la gente possi meglio guardasi da loro e no se li lasciare accostare.

Berni : Io dico la banda bianca come li ammorbati, e piu credo che farei una inquisitione particolari sopra li Poeti, come si fa delli heretici, o de Marrani in Spagna et sappiate che saria necessario, perch l'homo no sa horamai piu da chi haversi a guardare.¹¹
- 16 Bande blanche et bonnet vert, comme pour les malades et les fous ; mise à l'écart, comme pour les Juifs : voilà une police anti-poétique et un ghetto supplémentaire. Pourquoi, du reste, s'arrêter en si bon chemin ? Il faut aller jusqu'au bout de la comparaison et faire profiter les poètes du même sort que, dans sa bonté, la société chrétienne réserve aux Juifs et aux hérétiques « E poeti mi paiono quella sorte d'animali che disse il Piovano Arlotto nella sua predica, che non erano buoni se non morti, e questi erano i porci. I poeti

sono come i porci ; se pur mi piacciono, non mi piacciono se non morti : però vorrei che fussino tutti morti »¹².

- 17 Solution finale de la poésie, pogrom des poètes : l'expression est radicale, la solution brutale et d'une efficacité prouvée – même s'il faut faire dans ce dialogue la part de l'exagération burlesque. Tous les auteurs sont concernés, tous les modèles de la poésie humaniste bons à être mis au feu, d'Homère à Virgile, d'Hésiode à Horace, d'Eschyle à Catulle.
- 18 Seuls à échapper au massacre, les grands seigneurs qui poétisent à leurs heures perdues, les Pietro Bembo, les Giovanni Pontano, les Jacopo Sannazaro : « Questi di sopra si sa chi sono, e se sanno far altro che versi, quando vogliono. Essi non fanno professione di poeta »¹³. La condamnation s'avoue donc socialement discriminante : réservée à une classe particulière de poètes de métier, pauvres et dépendants, inutiles à l'État, vicieux, dangereux même, perpétuant la tradition autonome d'une poésie lettrée et artificielle.
- 19 En se dépoétisant lui-même publiquement et en faisant amende honorable, Berni obéit aux injonctions morales de son protecteur, l'austère et puissant évêque de Vérone, Gian Matteo Giberti, qui défendait une réforme sévère de l'Église¹⁴. Impossible cependant d'écarter l'hypothèse qu'avec ce dialogue caricatural et contradictoire, à la truculence et la violence inouïes, il n'ait cherché à proposer une parodie des imprécations anti-littéraires et anti-poétiques qu'on entendait fulminer du haut des chaires et dont trente ans plus tôt, à Florence, Savonarole et ses acolytes avaient donné un exemple mémorable. Manière aussi de célébrer paradoxalement le pouvoir des poètes, à la mesure des crimes dont on les accuse.
- 20 En ce cas, le projet eût été de nature foncièrement ironique : l'ingéniosité du dispositif rhétorique mis en place par Berni est qu'on ne sache jamais si l'on a affaire, pour reprendre son analogie porcine, à du lard ou du cochon. Mais que la chose reste à peu près indécidable n'empêche pas les propos exprimés de faire frémir par la violence sociale qu'ils impliquent : la force symbolique du discours demeure intacte, même quand l'anti-littérature se moque de l'anti-littérature¹⁵.

La haine familiale

- 21 La plus forte haine contre la littérature se nourrit toujours d'un aliment extérieur au simple débat littéraire : les traumatismes familiaux leur fournissent une énergie et une violence que la réflexion pure ne serait guère en mesure de créer à elle seule. De fait, les familles sont souvent la source du premier traumatisme littéraire, comme elles le sont de tant d'autres problèmes. Ainsi de cette étrange histoire impliquant un père, sa fille et ses fils, où l'on voit un complexe d'Œdipe mal géré se manifester finalement par une crise aiguë et mémorable d'anti-littérature.
- 22 Le père, Tanneguy Le Fèvre, professeur à l'académie protestante de Saumur, était l'un des plus fameux hellénistes français du XVII^e siècle, publiant des éditions d'Anacréon, Sappho, Aristophane, Platon, Lucien, sans compter les Latins, Térence, Horace, Lucrèce. Sa réputation fut d'un extraordinaire pédagogue et, dans les deux siècles qui suivirent, on réédita, commenta et discuta avec une belle constance sa *Méthode pour commencer les humanités grecques et latines*.
- 23 Cette méthode, il ne la mit pas seulement en pratique dans son collège ; il l'expérimenta chez lui, dans sa famille, sur ses propres enfants, avec un succès considérable, et sans

doute même n'eût-il pas songé à la publier et à en faire profiter le monde si l'occasion ne lui en eût été donnée par un drame familial : la disparition de son fils aîné, Daniel, en qui il avait placé les espoirs les plus brillants. En dressant un tombeau pour ce fils trop tôt perdu, et dont la mort précoce soulignait cruellement l'efficacité de l'instruction qu'on lui avait donnée, la célèbre *Méthode* se présente comme le récit d'une relation intime entre un père et son fils et s'achève, comme elle avait commencé, sur un « petit emportement de douleur et de tendresse » : deux poèmes en latin marquant les confins du petit ouvrage comme deux stèles érigées en souvenir de l'enfant disparu¹⁶.

- 24 Le rapport de Le Fèvre avec la littérature fut inséparable d'une morale, d'un affect, du vécu le plus intime. Sa famille même en fit l'expérience – et c'est ici qu'on entre dans le conflit.
- 25 Car Le Fèvre eut cinq enfants. Le malheureux fils prodige ne fut que le deuxième. Avant lui, il y eut une fille, Anne. De celle-ci la *Méthode* ne dit rien : une fille alors ne comptait guère, et son éducation encore moins. Elle profita pourtant à l'insu de son père des leçons qu'il donnait, apprit le grec et le latin en imitant le travail de ses frères, finit par être repérée comme une élève merveilleusement douée, tant et si bien qu'après quelques années elle devint tout bonnement l'helléniste la plus célèbre de France et « la femme du monde la plus savante »¹⁷. On ne la connaît pas, il est vrai, sous son nom de jeune fille, mais sous celui de son mari, un élève que Le Fèvre avait accueilli en pension, André Dacier. Voilà donc la fameuse madame Dacier, dont la traduction de l'*Illiade* et de l'*Odyssée* fit si grand bruit au début du XVIII^e siècle, jusqu'à déclencher une révolution littéraire et poétique¹⁸.
- 26 Toute famille secrète ses antinomies : Anne, petite fille modèle, s'efforça – avec quel succès – de prendre la place du fils perdu ; il revint au petit dernier de jouer le rôle du rebelle. Il s'appelait Tanneguy, comme son père. La coïncidence des prénoms, le souvenir de l'aîné disparu lui furent sans doute de trop pesants fardeaux : si Anne fut la fille prodige, Tanneguy devint le fils prodigue. Ou plutôt son inverse, car ce n'est pas dans la débauche qu'il se perdit : loin de l'humanisme libéral professé par son père, il s'enferma dans un calvinisme austère, choisit de faire des mathématiques, partit pour Neuchâtel exercer les fonctions de pasteur, s'installa ensuite à Amsterdam, puis en Angleterre, avant de revenir chez sa sœur à Paris et d'abjurer la foi protestante, ce qui lui permit d'obtenir une pension du roi¹⁹ – pas de fils prodigue sans retour au bercail.
- 27 Pas de fils prodigue non plus qui ne veuille tuer le père. Tanneguy s'y essaya méthodiquement par un opuscule publié à Amsterdam en 1687 sous le titre latin : *De futilitate poetices*, autrement dit : *Futilité de la poésie, par Tanneguy Le Fèvre, fils de Tanneguy, ministre de la parole divine*. La similitude des prénoms ne soulignait que trop la différence de génération entre le futile amateur de poésie, célèbre éditeur d'Anacréon, de Sappho et d'Horace, et son digne pasteur de fils : si Tanneguy père n'eût pas déjà passé quinze années dans la tombe, ce nouvel écrit n'eût pas manqué de l'y jeter – la dalle fait piètre rempart contre les querelles familiales.
- 28 Nul moyen plus efficace pour tuer le père que de régler son compte au but constant de son existence, à l'occupation par laquelle il espérait survivre dans la mémoire des hommes : la lecture et le commentaire des auteurs et poètes anciens. Dans toute l'histoire de l'anti-littérature, il est peu d'attaques aussi systématiques et préméditées que celle que lança contre la poésie, à la fin du XVII^e siècle, depuis la bonne ville d'Amsterdam, un

pasteur de moins de trente ans en pleine crise œdipienne : malheur à celui dont l'ennemi n'est pas sorti de ses problèmes d'enfance !

- 29 En dix-neuf chapitres, Tanneguy fils envoyait la littérature, littéralement, « ad patres ». Il n'est qu'à lire les titres indéfiniment ressassés : « Que l'amour de la poésie a engendré le mépris de la vérité », « Que les poètes anciens furent des impies », « Que les poètes de notre temps sont encore plus loin de la piété que les anciens », « Que les crimes des poètes sont l'effet et la preuve les plus assurés de leur impiété », « Que de leur propre aveu les poètes les plus célèbres furent les plus vils des hommes »²⁰, etc.
- 30 Et ainsi de suite dix-neuf fois, histoire de bien enfoncer le clou – ou d'enfoncer dix-neuf fois le poignard dans la dépouille paternelle. Il n'est aucune ambiguïté dans le projet :
Si, par des arguments invincibles, je montre que l'art de la poésie est l'une des sources les plus nocives de l'ignorance, de l'impiété et de tous les crimes, il apparaîtra facilement que son agrément et les autres qualités qu'on lui attribue ne doivent pas le rendre moins digne de mépris.²¹
- 31 Ce jeune pasteur a l'âme d'un Savonarole. Et de citer, bien ironiquement, les vers fameux de Juvénal, « Semper ego auditor tantum » : « Devrai-je toujours me contenter d'écouter ? Et jamais je ne répliquerais après avoir tant de fois souffert de la *Théséide* du rocailleux Cordus ? Est-ce donc impunément que celui-là m'aura récité ses comédies, et cet autre ses élégies ? »²² La citation du satiriste latin est tout sauf innocente : son message de vengeance reflète le propre ressentiment de Tanneguy à l'égard d'un père obsédé de poésie et de littérature, qui fit subir à ses enfants une éducation classique d'autant plus efficace qu'elle était totalitaire. Toutes ces leçons produisirent à la longue le contraire de l'effet recherché, et le meilleur des maîtres finit par former le disciple le plus haineux – il se trouva juste que c'était son fils.
- 32 Pour assouvir la vengeance, tous les moyens sont bons. La médisance en est un :
Si nous examinons la vie des poètes dont les œuvres sont présentées comme les canons de l'art, nous découvrirons que les uns furent ivrognes, les autres débauchés, d'autres adultères, d'autres enfin infectés de vices exécrables qui à bon droit sont dans nos contrées passibles de la mort : Eschyle écrivit ses tragédies sous l'emprise de la boisson ; Homère et Hésiode subissent les tourments des enfers, celui-ci suspendu à une colonne, celui-là mordu pour l'éternité par des serpents, et cette fiction concernant Homère et Hésiode indique assez en quel rang on les tenait ; Horace et Sophocle, enfoncés dans les plaisirs du corps, se rendirent coupables d'amours abominables ; atteint du même désordre, Virgile, dans la deuxième *Églogue*, chanta son propre désir sous la figure de Corydon ; de façon semblable, Pindare rendit l'âme sur les genoux du garçon qu'il chérissait ; Aristophane se perdit de réputation par le plus honteux trafic de calomnies et par la mort de Socrate ; Térence obtint la faveur dont il jouit par l'aide de ceux à qui il avait prostitué sa pudeur ; Ovide, à cause de vers obscènes et d'autres crimes encore, fut envoyé en exil par Auguste, le plus sage des empereurs, en dépit de la bienveillance bien connue d'Auguste envers les lettrés et de sa clémence universelle ; Euripide enfin haïssait les femmes et fut de ceux que l'Apocalypse appelle des *chiens*, raison pour laquelle Dieu voulut le faire déchi queter précisément par des chiens, souillé qu'il était de crimes sur lesquels la nature répugne à mettre un nom.²³
- 33 Quelle frénésie, quelle ivresse, quelle jouissance à rappeler en une seule phrase, presque d'un seul souffle, tous les crimes des poètes ! Après un tel inventaire, allez encore défendre la poésie ! Qui l'oserait ? Qui confierait ses enfants à de tels précepteurs ? Qui leur ferait lire Homère, Aristophane, Ovide, Térence ou Virgile ? C'est pourtant

l'éducation que Tanneguy Le Fèvre avait donnée à sa famille. Il s'en était même vanté : quel père indigne ou, à tout le moins, inconscient !

- 34 En fait de crimes, il n'en est à peu près qu'un seul qui revient sans cesse sous la plume de l'honorable pasteur : la débauche sexuelle et, plus particulièrement, ce qu'à l'époque on nommait « sodomie », plus connue aujourd'hui sous l'appellation d'homosexualité. Le prude Tanneguy ne se risque pas même à désigner la chose : c'est, pour paraphraser Oscar Wilde, le crime qui n'ose pas dire son nom. Uniquement coupables de composition en état d'ivresse et de médisance, Eschyle et Aristophane ne paraissent guère de force à lutter avec Virgile ou Pindare pour la palme de l'ignominie : le vrai crime des poètes, c'est d'abord le crime contre nature. Homophobie et anti-littérature, même combat : celui contre une activité jugée inutile, asociale, contre-productive et anti-familiale. La figure d'Orphée, à la fois premier poète et inventeur, selon Ovide, des amours de même sexe, justifie mythologiquement cette convergence des haines.
- 35 La lecture des poètes est une école du vice, ni plus ni moins :
- Voilà pourtant ces fameux prophètes dont tant d'hommes méditent les oracles avec un zèle incroyable, qu'ils traduisent en diverses langues, qu'ils apprennent par cœur et allèguent tous les jours pour confirmer ou réfuter les opinions mises en débat. Voilà ces divins maîtres de la moralité dont les écrits enflamment les jeunes gens pour les fins les plus louables, à savoir la vengeance, le stupre, l'arrogance et tous les vices, de sorte que leur fréquentation et leur séduction quotidiennes les rend finalement en tout point semblables à leurs précepteurs.²⁴
- 36 Étudier, traduire, apprendre par cœur, citer : encore une fois, l'éducation que décrit Tanneguy dans son pamphlet est exactement celle qu'il reçut de son père. En démolissant point par point la fameuse *Méthode pour commencer les humanités grecques et latines*, le *De futilitate poetices* rend coup pour coup à l'éducation paternelle.
- 37 De façon intéressante, Tanneguy établit une relation de proportionnalité inverse entre forme poétique et moralité du contenu : plus la première est recherchée, contrainte, compliquée, moins vaudra la seconde – tant et si bien que la nature de la poésie finit par se révéler profondément vicieuse. La recherche formelle induit l'écart moral parce qu'elle comporte elle-même une dimension d'amoralité : il n'est pas moral de consacrer du temps à une activité aussi futile et aussi inutilement sophistiquée que la poésie. Le renversement de l'échelle des fins et des priorités impliqué par le travail poétique, mettant au plus haut ce qui devrait rester tout en bas, ne peut qu'aller de pair avec une inversion de l'échelle des valeurs dans le comportement général. Pas d'ordre esthétique sans confusion éthique.
- 38 « Futilité » est le maître mot, qui donne au livre son titre, et d'où découlent à la fois fragilité, légèreté, absence d'autorité et, finalement, défaut de vérité. De peu de poids en apparence, et souvent ridicule, l'attaque de Tanneguy Le Fèvre fils vise néanmoins au plus sensible. Il est facile et caricatural d'accuser la poésie de tromperie, de mensonge, de séduction factice, d'être maîtresse de vice et d'erreur : on le fit bien avant Tanneguy, on le fit longtemps après lui, et lui-même ne se prive guère de ces reproches, qui appartiennent à la vulgate anti-littéraire. Mais, ce faisant, on ne cesse pas d'attribuer à la poésie un pouvoir et une autorité, fussent-ils déviants.
- 39 Infiniment plus insidieuse et cruelle est l'accusation d'insignifiance, à laquelle renvoie le terme de « futilité ». Si Homère et Virgile sont futiles, il ne vaut pas même la peine de s'intéresser à eux, fût-ce pour les réfuter : il suffit de les passer sous silence. Si la poésie est parole, nul moyen plus efficace pour la tuer que de la taire : le silence est l'acide qui ne laisse aucune trace, et Tanneguy en maîtrise à merveille l'usage. Jamais il ne s'oppose

frontalement et explicitement à son père, jamais il n'en cite même le nom – sinon sur la page de titre pour se distinguer de lui – et ce silence gardé vaut tous les poisons, tous les poignards : il n'y a que la vie de famille pour apprendre de telles perfidies.

La haine fantasmée

- 40 Quand la haine de la littérature n'est pas d'ordre parodique ou qu'elle n'est pas alimentée par le fanatisme religieux et par le traumatisme familial, il y a des chances qu'elle ne relève que de l'imagination d'écrivains en mal d'adversaires. C'est de cette haine fantasmée que vient proprement l'expression « la haine de la littérature », dans la bouche de Flaubert :

Que dites-vous du père Sainte-Beuve ? Je l'ai trouvé très beau ! Il a défendu la cohorte vaillamment, et en bons termes. Ses adversaires me paraissent d'une médiocrité désespérante !

D'où vient donc cette haine contre la littérature ? Est-ce envie ou bêtise ? L'une et l'autre, sans doute, avec une forte dose d'hypocrisie, en sus.²⁵

- 41 Relisons Zola parlant de Flaubert :

La littérature, à ses yeux, était une fonction supérieure, la seule fonction importante du monde. Aussi voulait-il qu'on fût respectueux pour elle. Sa grande rancune contre les hommes venait beaucoup de leur indifférence en art, de leur sourde défiance, de leur peur vague devant le style travaillé et éclatant. Il avait un mot qu'il répétait souvent de sa voix terrible : « La haine de la littérature ! La haine de la littérature ! » ; et, cette haine, il la retrouvait partout, chez les hommes politiques plus encore que chez les bourgeois.²⁶

- 42 Dans un chapitre de son *Roman expérimental* intitulé, comme il se doit, « La haine de la littérature », Zola s'insurge à son tour contre ces politiques qui se donnent de grands airs devant les écrivains :

Quand on a échoué en tout et partout, quand on a été avocat médiocre, journaliste médiocre, homme médiocre des pieds à la tête, la politique vous prend et fait de vous un ministre aussi bon qu'un autre, régnant en parvenu plus ou moins modeste et aimable sur l'intelligence française. Voilà les faits.

Mon Dieu ! Les faits sont encore acceptables, car il s'en passe journellement d'aussi étranges. L'observateur s'habitue et se contente de sourire. Mais où mon cœur se soulève, c'est lorsque ces gens-là affectent de nous mépriser et de nous protéger. Nous ne sommes que des écrivains, nous comptons à peine ; on nous limite notre place au soleil, on nous place au bas bout de la table. Eh ! puisque les situations sont connues, messieurs, nous entendons passer les premiers, avoir toute la table et prendre tout le soleil.²⁷

- 43 En fait de haine, ce que ces écrivains reprochent au pouvoir politique, c'est une volonté de censure, celle par exemple qu'ils virent à l'œuvre dans le procès intenté contre *Madame Bovary*. Que la haine ait inspiré les censeurs, c'est bien possible ; jamais toutefois elle ne s'exprima directement comme telle. Bien au contraire, dans son réquisitoire, le procureur Pinard fit mine de manifester le plus profond respect pour la littérature, et c'est au nom précisément de ce respect et parce qu'à ses yeux la littérature ne devait pas déchoir de son ambition morale, que Pinard voulut faire condamner le roman de Flaubert

²⁸.

- 44 Si ce discours de victimisation de la littérature correspond à un sentiment réel chez Flaubert et chez Zola, si l'on ne peut guère sous-estimer la blessure intime qu'il cherche à

exprimer, il ne participe pas moins d'une stratégie plus globale visant à construire la littérature comme un champ autonome, hors de la société, indépendant :

Axiome : la haine du Bourgeois est le commencement de la vertu. Moi, je comprends dans ce mot de « bourgeois » les bourgeois en blouse comme les bourgeois en redingote. C'est nous, et nous seuls, c'est-à-dire les lettrés, qui sommes le Peuple, ou pour parler mieux, la tradition de l'Humanité.²⁹

- 45 Dans le discours de Flaubert et de Zola, la littérature devient le peuple véritable. L'utilisation du terme de haine vient sceller l'autonomisation du champ littéraire en durcissant l'opposition entre un pouvoir bourgeois et celui de la littérature, conçue comme la seule expression possible du peuple : mise en scène du heurt entre deux autorités antinomiques, l'une légitimée par l'institution sociale et politique, l'autre de nature littéraire et esthétique, érigée en force transgressive de démocratisation³⁰. La mise en évidence de la haine de la littérature est ici instrumentalisée au service de la littérature elle-même.

Conclusion

- 46 On le voit : en tant que telle, dans sa forme la plus pure, la haine de la littérature se rencontre fort peu. Pour des raisons de cohérence interne, c'est un sentiment qui ne s'exprime guère sous la forme littéraire : il se crie plutôt que de s'écrire et, bien plus encore, se tait plus souvent qu'il ne s'exprime. Qui dira la haine rentrée et boudeuse, les mâchoires serrées, de l'élève contre son professeur de lettres ? Rarement l'élève lui-même : il préférera se murer dans le silence.
- 47 Instrumentalisée à d'autres fins, cette haine n'est le plus souvent que la vectrice de passions plus énergiques. Réelle, elle est évidemment dangereuse, mais, comme toute passion, finit souvent par se déconsidérer d'elle-même, en ridiculisant malgré eux ceux qui l'expriment et en renforçant paradoxalement la position de la littérature. Elle donne également à cette dernière l'occasion de se transformer pour répondre aux attaques. À tout prendre, bien plus pernicieux que cette haine incontrôlée paraissent les discours rationnels ou pseudo-rationnels contre la littérature, et plus pernicieuse encore l'indifférence.

NOTES

1. W. Marx, *La Haine de la littérature*, Paris, Éditions de Minuit, 2015.
2. Id., *L'Adieu à la littérature : histoire d'une dévalorisation (XVIII^e-XX^e siècle)*, Paris, Éditions de Minuit, 2005.
3. Matthieu, XI, 25.
4. 1 Corinthiens, I, 17 ; 19-20. Paul cite Isaïe, XXIX, 14.
5. Isidore de Séville, *Sentences*, III, XIII, 2-4. La référence est à la Seconde Épître aux Corinthiens, IV, 7.
6. Id., *Sentences*, III, XIII, 8.

7. Guibert de Nogent, *Traité des reliques*, I, IV, dans *Patrologie latine* 156, col. 630.
8. Jérôme, lettre 22, 30.
9. Augustin, *Exposés sur les Psaumes*, LXX, 19.
10. F. Berni, *Dialogo contra i poeti*, Rome, 1526, p. 21.
11. Ibid., p. 12.
12. Ibid., p. 20. Piovano Arlotto, connu aussi sous le nom d'Arlotto Mainardi, était un célèbre prédicateur burlesque du XV^e siècle.
13. Ibidem.
14. Voir V. Avarello, « L'invective dans les Rime "bernesche" : poétique du *dileggio* et rhétorique du défi chez Francesco Berni », dans A. Morini (dir.), *L'Invective : histoire, formes, stratégies*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2006, p. 91-112.
15. Au XVI^e et au XVII^e siècle, le blâme paradoxal de la littérature devint presque un lieu commun de la rhétorique.
16. T. Le Fèvre, *Méthode pour commencer les humanités grecques et latines* [1672], Paris, Brocas et Simon, 1731, p. 66 et 71.
17. F. Graverol, *Mémoires pour servir à la vie de Tanneguy Le Fèvre* [1686], dans *Mémoires de littérature par M. de S**** [A.-H. Sallengre], La Haye, Du Sauzet, 1717, t. II, 2^e partie, p. 16.
18. Voir G. S. Santangelo, *Madame Dacier, una filologa nella « crisi » (1672-1720)*, Roma, Bulzoni, 1984.
19. Voir ibid., p. 41-42, note 26 ; J. Ranscelot, « Les manifestations du déclin poétique au début du XVIII^e siècle », dans *Revue d'histoire littéraire de la France*, 33, 1926, p. 502-504.
20. T. Le Fèvre fils, *De futilitate poetices*, Amsterdam, Desbordes, 1697, sommaire (*Index capitum*, non paginé). Ces citations et les suivantes sont traduites du latin.
21. Ibid., p. 2-3.
22. Ibidem, Juvénal, *Satires*, I, v. 1-4.
23. T. Le Fèvre fils, *De futilitate poetices*, cit., p. 30-31.
24. Ibid., p. 47.
25. G. Flaubert, lettre à la princesse Mathilde, 2 juillet 1867.
26. É. Zola, « Mes souvenirs sur Gustave Flaubert », dans *Le Figaro. Supplément littéraire du dimanche*, 11 décembre 1880, p. 199.
27. Id., *Le Roman expérimental* [Paris, 1880], Paris, Charpentier, 1881, p. 358-359.
28. Voir W. Marx, *L'Adieu à la littérature*, cit., p. 68-73.
29. G. Flaubert, lettre à George Sand, 17 mai 1867.
30. Voir J. Rancière, *Le Partage du sensible : esthétique et politique*, Paris, La Fabrique, 2000.

RÉSUMÉS

Paradoxalement, la haine de la littérature est un sentiment rare en tant que passion et que haine véritables. Les attaques contre la littérature procèdent le plus souvent d'arguments froidement exprimés, rationnels ou se donnant pour tels, qui ne relèvent pas de la haine. On rencontre néanmoins quatre types d'expression littéraire de la haine de la littérature, sous des formes plus ou moins mitigées : la haine d'origine religieuse ; celle de nature parodique ou burlesque ; celle à caractère familial, relevant d'un traumatisme psychologique ; et enfin la haine fantasmée, qu'on retrouve sous la plume de Flaubert et de Zola, et qui est instrumentalisée dans le but de consacrer la littérature comme champ autonome.

INDEX

Mots-clés : anti-littérature, Flaubert (Gustave), haine, rhétorique, Le Fèvre (Tanneguy), Zola (Émile)